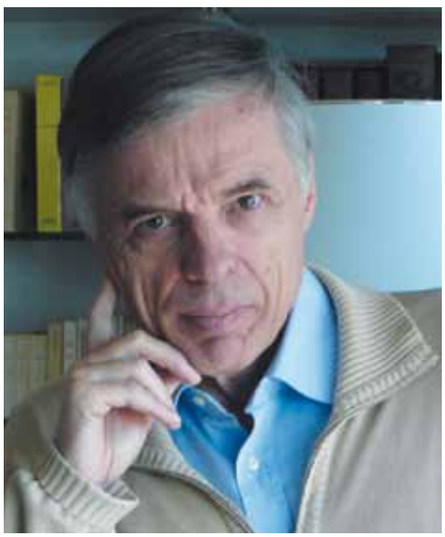
D.R.



LES DOIGTS DES FÉES

L'artiste crée et l'artisan fabrique; l'artiste vise au beau, l'artisan à l'utile. Cette distinction, avec la hiérarchie qu'elle implique, est presque un lieu commun. Mais elle n'a pas toujours existé, ni n'existe partout, loin s'en faut. Dans notre modernité même, elle a été battue en brèche: dès 1919, le manifeste du Bauhaus affirmait qu'«il n'y a pas de différence essentielle entre l'artiste et l'artisan», parce que le travail artisanal est «la source de l'activité créatrice».

Question de bon sens, en effet: tout véritable artiste ne doit-il pas être artisan, et tout bon artisan ne doit-il pas être artiste? Une chose est sûre: les distinguer l'un de l'autre, ce n'est pas séparer le jour de la nuit. À preuve, l'existence des «métiers d'art». Comme leur nom l'indique, ils visent à l'art, mais à force de métier, donc d'artisanat. Pour servir le beau, ils font appel aux savoir-faire, aux tours de main, à la dextérité. L'esprit les anime, sans doute, mais la matière est leur royaume. Ils la façonnent, la domptent, la contraignent à la beauté. Ils ont des doigts de fée, oui: les fées ne sont pas immatérielles; les fées ont des doigts.

Les métiers d'art? Leur annuaire officiel, en France, n'en dénombre pas moins de deux cent dix-sept, répartis en dix-neuf secteurs, dont les arts floraux, les arts du spectacle, les arts graphiques, les arts mécaniques, la bijouterie, les arts du bois, du cuir, de la pierre, la décoration, la mode, la facture instrumentale… Il s'agira par exemple de concrétiser l'idée d'un metteur en scène ou d'un couturier; de reproduire, sur un support inédit, l'œuvre d'un peintre ou d'un photographe; de servir les desseins ornementaux d'un architecte; de travailler le bois qui bientôt chantera sous les doigts d'un musicien. Autant d'activités secondes, certes, mais jamais secondaires. Un projet d'artiste n'est rien sans la matière qui l'incarne. Et les métiers d'art commandent à la matière – en lui obéissant.

Les métiers d'art ont leur saint patron, même si, peut-être, ils ne s'en réclament pas. Ce saint patron s'appelle Owen Warland. C'est le héros d'une nouvelle de Nathaniel Hawthorne, *L'artiste du beau*. Ce jeune homme a suivi une formation d'horloger, mais son rêve, qu'il finira par réaliser, consiste à construire de ses mains un papillon mécanique d'une infinie beauté, capable de battre de ses ailes dorées, de palpiter et de voler comme le plus beau et le plus vivant des lépidoptères.

À première vue, on pourrait croire qu'Owen Warland est l'incarnation même de l'artiste éthéré, bien plus que de l'artisan, travailleur de la matière: sa sensibilité exacerbée a horreur de tout ce qui peut paraître utilitaire, son ami forgeron l'épouvante, et il s'écrie: «Ma force, si force il y a en moi, est toute d'ordre spirituel». Pourtant, Owen Warland ne se voue pas à des arts immatériels; il ne compose ni poème ni musique: il façonne un merveilleux jouet mécanique (et la fabrication d'automates est dûment classée parmi les métiers d'art). Hawthorne nous dit de lui qu'il veut «spiritualiser le monde mécanique», construire une «machine spiritualisée». Autrement dit, loin de fuir la matière, il s'y affronte. Mais il la travaille avec tant de minutie, de délicatesse et de génie que cette matière s'illumine d'esprit, et que, symboliquement mais réellement, le papillon s'envole.

La nouvelle se termine d'une manière terrible et magnifique: l'enfant d'Annie (la femme qu'Owen a toujours aimée secrètement, mais qui a épousé son camarade, le forgeron brutal) s'empare du papillon merveilleux et l'écrase dans sa main, détruisant à jamais le chef-d'œuvre d'une vie. Mais Owen Warland accueille la catastrophe avec sérénité: parce qu'il est parvenu à créer ce papillon, il a conquis le beau, il le possède à jamais, quand même son incarnation matérielle est détruite. Une telle sagesse, à vrai dire, est presque surhumaine. Mais il reste vrai que par la grâce du métier d'art, la matière se fait esprit. Fût-elle anéantie, l'esprit lui survivra.

Étienne Barilier, écrivain